

Études littéraires africaines



SIMA EYI (Hémery-Hervais), *La Vie littéraire au Gabon, ses acteurs institutionnels, ses instances de médiation et de légitimation et ses enjeux*. Libreville : Symphonia éditeur (BP 9691 Libreville), 2020, 344 p. – ISBN 979-8-692-56004-9

Pierre Halen

Number 51, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079630ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079630ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halen, P. (2021). Review of [SIMA EYI (Hémery-Hervais), *La Vie littéraire au Gabon, ses acteurs institutionnels, ses instances de médiation et de légitimation et ses enjeux*. Libreville : Symphonia éditeur (BP 9691 Libreville), 2020, 344 p. – ISBN 979-8-692-56004-9]. *Études littéraires africaines*, (51), 286–290.
<https://doi.org/10.7202/1079630ar>

Interroger la double culture à l'écran », la journaliste franco-burkinabée Claire Diao évoque les difficultés rencontrées quand on filme l'intimité de personnes appartenant à deux cultures. Sheila Petty examine pour sa part la façon dont Louiza Benrezzak, réalisatrice française d'origine maghrébine, met en question la notion d'identité dans son film *Terre Mère*, qualifié de « *performative documentary* » (p. 76) dans la mesure où la créatrice y met en scène son propre enterrement musulman en terre française. Beatriz Leal Riesco revient quant à elle sur le documentaire *I am not your negro* que Raoul Peck consacre à James Baldwin, rappelant à cette occasion que l'œuvre du cinéaste concerne des lieux, des époques, des publics et des genres cinématographiques très divers. La contribution d'Alessandro Jedlowski analyse les circuits de production et de distribution des films de la diaspora nigériane en Europe, qui se situe en marge et en émulation avec Nollywood. Pour clôturer, Daniela Ricci étudie *Kinshasa Palace* de Zeka Laplaine, film dans lequel le protagoniste, un métis portugais-congolais comme Laplaine lui-même, part à la recherche de son frère disparu ; alliant trajectoires personnelles et collectives, le film expose la condition africaine diasporique sur trois continents : l'Afrique (Kinshasa), l'Europe (Paris, Bruxelles et Lisbonne) et l'Asie (le Cambodge).

En définitive, ce bref recueil de textes se révèle riche et original par la diversité des approches des notions de « trajectoire », de « frontière » et de « circulation » qu'il propose. Tous bien écrits et de grande qualité, les articles qui le composent ne manqueront pas de plaire à un public intéressé par le sujet. Ils pourront être employés comme support d'enseignement pour les cours consacrés au cinéma postcolonial. (À cet égard, notons que les textes de Sheily Petty et de Beatriz Leal Riesco sont rédigés en anglais.) Le livre trouvera indéniablement sa place dans toute bonne bibliothèque.

Thérèse DE RAEDT

SIMA EYI (Hémery-Hervais), *La Vie littéraire au Gabon, ses acteurs institutionnels, ses instances de médiation et de légitimation et ses enjeux*. Libreville : Symphonia éditeur (BP 9691 Libreville), 2020, 344 p. – ISBN 979-8-692-56004-9.

Cet éditeur Symphonia, sis à Libreville, n'est pas très connu, ou pas encore : il n'a pas de site et semble n'avoir publié que quelques livres qu'on se procure difficilement. La maison serait dirigée par Omer Ntougou Ndoutoume, spécialiste du *mvett*. Le fait est que ce livre-ci, imprimé en Pologne par Amazon, ne semble disponible qu'en passant avec sa carte bancaire sous les fourches caudines de la multinationale. C'est de mauvais augure pour le lecteur, qui s'attend à un ouvrage souffrant des défauts qu'on voit souvent à l'auto-édition (il ne s'agit plus de « comptes d'auteur », puisqu'il n'y a généralement rien à payer à l'imprimeur ou à l'édi-

teur). Et, de fait, c'est malheureusement le cas. Si les services d'impression à la demande et de livraison d'Amazon sont d'une belle efficacité (quitte à être très inutilement polluants), en revanche cet empire ne vaut rien en tant qu'éditeur : l'ouvrage n'a de toute évidence pas été évalué par les pairs, il n'a pas non plus été relu et, s'il ne présente pas beaucoup de coquilles au sens propre, en revanche les répétitions, les lourdeurs, les fautes de ponctuation et de syntaxe, et souvent des problèmes de cohérence dans l'exposé lui-même peuvent décourager le lecteur. Quant au contenu, l'ouvrage laisse aussi le sentiment d'avoir été artificiellement gonflé par rapport à son objet : la « vie littéraire au Gabon », qu'il ne commence à aborder explicitement qu'à la p. 145, quasiment à la moitié de ses développements. Ce qui précède est une sorte d'introduction – pas toujours claire – à la sociologie de la littérature en général, et en particulier à ses versants sociocritiques, et davantage encore à l'analyse institutionnelle. L'ouvrage de Jacques Dubois – *L'Institution de la littérature* (nouvelle édition en 2005, dernier tirage en 2019 ; l'auteur se réfère à la première édition de 1978) – est donc abondamment cité, et souvent, d'ailleurs, avec pertinence, tout au long de cet ouvrage. Il n'est pas le seul : H.-H. Sima Eyi cite très souvent aussi Nicole Fortin – *Une littérature inventée : littérature québécoise et critique universitaire* (1994), qu'il ne reprend pourtant pas dans sa bibliographie en fin d'ouvrage. Dubois et Fortin ne sont donc pas par hasard les dédicataires de ce livre. Il mentionne souvent aussi un texte de Dominique Jouve, également absent de la bibliographie, et non référencé en note (p. 22), sinon par la mention « Texte disponible sur le web ». Au palmarès des citations viendrait peut-être ensuite André Ntonfo, pour des articles publiés dans les années 1980 et 1990, référencés ceux-là. D'une manière générale, les citations sont extrêmement nombreuses ; elles sont souvent aussi très, sinon trop longues ; parfois répétées (y compris sur la même page) et pas toujours employées avec pertinence, elles finissent par produire un effet d'accumulation qui contribue sans doute à faire perdre le fil de l'exposé. La répétition insistante caractérise aussi le propos lui-même, qui rebrasse à plus d'une reprise les mêmes matières et quelquefois s'égare en des excursions qui semblent n'avoir eu d'autre but que de produire une nouvelle citation ; ainsi, page 286, un extrait de Wolfgang Iser à propos de l'importance du lecteur en général vient brusquement interrompre un développement à propos du rôle de l'école au Gabon, interruption qui double une citation de Jacques Dubois qu'on avait déjà lue ailleurs dans l'ouvrage ; et page 287, immédiatement après une phrase de Jean-Marc Ekoh concernant le rôle de l'école dans la constitution d'une conscience nationale (phrase qu'on avait déjà lue également), une citation de Josias Sému-janga : « la littérature se présente dans la configuration générale des biens symboliques comme un fait socioculturel », apparaît dans le contexte un truisme dont on aurait préféré se passer.

En somme, ce n'est pas un ouvrage dont l'achat est à recommander particulièrement pour les bibliothèques universitaires, sauf peut-être,

pourtant, celles qui seraient spécialisées soit dans la critique de la littérature gabonaise (les travaux à ce sujet n'étant pas si nombreux qu'on puisse en négliger), soit dans la théorisation de l'objet constitué par les « littératures francophones ». Examinons ces deux aspects. Quant au premier, ce livre avait donc l'ambition d'étudier la « vie littéraire gabonaise ». Malgré ses 300 pages, il est certes très loin de cerner cet objet avec la précision qu'on attend, et le lecteur reste en particulier sur sa faim à propos, précisément, de la « vie » : on en attendait plus à propos des agents concernés, de leurs accointances, des événements, des réseaux, etc., quitte à nous voir servies davantage d'anecdotes significatives à défaut d'analyses plus spécifiquement sociologiques concernant les qualités des acteurs, leurs parcours, leurs relations, les lectorats, le rôle exact des médias, la pratique de l'auto-édition, les catalogues des éditeurs, l'achalandage des librairies et des bibliothèques, le rôle du numérique, etc., autant d'aspects qui auraient justifié des approches empiriques. Sont notamment trop peu interrogées les pratiques de publication à l'étranger, la place de la diaspora, les lieux de sociabilité et la dimension genrée des pratiques littéraires. Néanmoins, pour qui a la patience de les y relever (y compris dans la bibliographie et les tableaux repris en annexe), les renseignements sont malgré tout nombreux, qui pourront être utiles à la constitution d'une histoire ou d'une étude du champ littéraire national, sinon local. Les sections les plus intéressantes concernent ainsi tour à tour l'édition et l'imprimerie (p. 146 *sq*), les droits d'auteur (p. 168), les librairies et les bibliothèques (p. 171) – section où il est question aussi du compte d'auteur (p. 175) et à nouveau de l'édition (p. 177) –, les revues et les collections (p. 180), puis, trop rapidement, les anthologies (p. 186-187), la presse (p. 187), les programmes pédagogiques (p. 189) – où il est question aussi très rapidement de l'Union des Écrivains Gabonais –, la critique universitaire nationale et étrangère (p. 193) – où il est question aussi de quelques éléments d'histoire littéraire nationale –, enfin des prix littéraires (p. 203).

Les deux derniers chapitres s'attachent l'un à l'université, l'autre à l'enseignement général. En dépit de leurs titres où l'on retrouve les mots *sociologie* et *sociocritique*, ils sont surtout voués à illustrer la thèse que défend l'ouvrage avec insistance : celle de la nécessité d'une intervention plus nette de l'État dans l'imposition de programmes littéraires plus nationaux, dans un contexte de concurrence avec, notamment, les littératures africaines comme ensemble quelque peu envahissant aux dépens des ressources propres. Le modèle (fort peu national) de cette nationalisation est la France, mais sans doute encore davantage le Québec (p. 288). On peut comprendre, bien entendu, le souhait d'être dirigé par une classe politique quelque peu lettrée (qui citerait les écrivains nationaux) et le souhait de diffuser, par l'école, les œuvres nationales. Mais une « vie littéraire » ne peut se limiter à l'enseignement et à la recherche, et, si elle n'a pas d'autre lieu où se produire et où débattre que l'école et l'université, elle ne sera jamais « nationale ». Cela dit, les détails fournis ici, notamment concer-

nant l'histoire de la critique et les programmes d'enseignement, sont assurément intéressants.

La mention de la Belle Province, ci-dessus, nous amène au second aspect : ce livre est aussi un essai original de comparaison, du point de vue de l'institution littéraire (p. 249), entre deux pays francophones non liés par une histoire coloniale commune. Ayant fait sa thèse au Québec sous la direction de Fernando Lambert à l'époque où celui-ci publiait le dossier consacré à *L'Institution littéraire en Afrique subsaharienne francophone* dans la revue *Études françaises* (vol. 24, n°2, automne 1991), l'auteur n'a pas seulement l'expérience concrète des deux « nations », il a une bonne connaissance des approches de type sociologique qui ont été réalisées par les universitaires québécois (Robin, Kwaterko, Fortin, Dion, Marcotte...). Il cite certes aussi des travaux belges (Dubois, Aron, Provenzano, Dozo...), ce qui n'a rien d'étonnant au vu des affinités entre les uns et les autres, sans oublier quelques grands auteurs français comme Alain Viala ou Robert Escarpit et, plus marginalement, un chercheur suisse comme Jérôme Meizoz. Il se réfère occasionnellement, en outre, aux États-Unis des premiers temps après l'indépendance du pays, lorsqu'on y était à la recherche d'une « autonomie » par rapport à la littérature anglaise.

Que vaut cependant le modèle québécois (« Une nation, une littérature », p. 277) pour un pays d'Afrique centrale ? Il a en tout cas ses limites, qui me semblent moins du côté des ressources matérielles et intellectuelles que du côté de la topologie. D'une part, en effet, le Gabon n'est pas enclavé en des terres anglophones ressenties comme étrangères et menaçantes, mais au milieu d'autres États-nations à bien des égards semblables à lui, tout en étant concurrents : Sima Eyi parle ainsi non sans motif d'une « dominante ouest-africaine » (p. 190), qui serait le résultat de la colonisation : cette observation, qui relaie, de fait, certaines doléances du temps de l'AEF, est originale et à certains égards courageuse, puisqu'elle prend un peu de distance par rapport au schéma d'une domination qui serait toujours occidentale. D'autre part, le Gabon – et c'est particulièrement vrai de ses écrivains et de ses éditeurs, sans oublier le lectorat de la diaspora – est désormais en partie ailleurs que sur les rives de l'Ogooué : il s'étend singulièrement en France ; cette extranéité, signalée p. 154 en rapport avec une période particulière, est en réalité un élément structurant fort peu pris en compte dans ce livre, alors qu'il détermine en partie le prétendu « silence » littéraire gabonais, que l'auteur dénonce en partie mais signale encore comme un fait dans sa conclusion (p. 295). Par ailleurs, cette extranéité, si elle affecte certes aussi le Québec, c'est dans une mesure bien moindre, et sans déterminer sa « vie littéraire ».

H.-H. Sima Eyi connaît certes moins la Belgique francophone, et mettre en exergue un poète « patriote » oublié du XIX^e siècle comme Charles Potvin (p. 239 sq) n'était sans doute pas produire un argument très probant en faveur d'une littérature « nationale », dans la mesure où quasiment rien de cet auteur n'est resté. Mais il y a là une ouverture critique

qu'il faut saluer parce qu'elle n'est pas si fréquente dans un domaine africain trop souvent enfermé sur lui-même, une tentation à laquelle il est arrivé à l'institution littéraire gabonaise de céder. Cet esprit d'ouverture s'étend ici comme naturellement à de grandes figures de la critique littéraire « africaine et africaniste » (M. Kane, A. Ntonfo, B. Mouralis...), et se manifeste par des amorces de comparatisme intra-africain (presque exclusivement avec le Cameroun voisin, en dehors d'un tableau, malheureusement non commenté, des contributions gabonaises aux revues de l'AEF). Le faible parti qui est ici tiré des travaux inspirés par la théorie des champs littéraires (des actes du colloque consacrés aux *Champs littéraires africains* chez Karthala à *La Fabrique des classiques africains* de Claire Ducournau) s'explique sans doute en partie par une difficulté de documentation (mais Libreville n'est pourtant pas mal pourvue en connexions, et cette explication sera de moins en moins valable avec le temps). Il est en tout cas dommage que les quelques travaux importants qui, en Afrique même, se revendiquent explicitement de la sociologie de la littérature soient assez peu sollicités (D. Koffi N'Goran, A. Samaké) ou ignorés (Ch. Djungu-Simba), alors que la bibliographie est encombrée de références qui ne s'imposaient guère ici (à « Kasteloot » [sic] ou à Jacques « Neef » [sic], par exemple). En somme, un ouvrage qui, malgré des défauts importants et à certains égards rédhibitoires, ouvre des perspectives disciplinaires et pose des questions intéressantes, notamment à propos de la « valeur littéraire », notion autour de laquelle tourne à plus d'une reprise son propos ; à ce titre, il pourrait constituer un jalon dans les approches socio-historiques des littératures africaines. Le manque d'un index en est d'autant plus regrettable.

Pierre HALEN

TOGOLA (Adama), *Poétique et savoirs du polar d'Afrique francophone*. Paris : L'Harmattan, coll. Sang maudit, 2020, 254 p. – ISBN 978-2-343-20854-1.

Autrefois considéré comme un mauvais genre, le polar est désormais prisé en Afrique, porté par des auteurs qui en ont fait leur spécialité – à l'instar de Janis Otsiemi, Achille Ngoye ou encore Abasse Ndione –, voire apprivoisé par des auteurs issus de la littérature dite « majusculée » – l'expression serait de Simenon – comme Mongo Beti. Aussi suscite-t-il l'engouement de la critique, comme on peut le voir avec la prolifération d'articles, de mémoires, de thèses et autres publications savantes qui lui sont consacrées. C'est dans cette mouvance que s'inscrit l'ouvrage d'Adama Togola, dont l'objectif est « d'approfondir la problématique entre le polar d'Afrique francophone et les savoirs » (p. 12). Pour ce faire, il mobilise un corpus (francophone) de dix-sept textes sélectionnés en fonction de « la place centrale que les romans accordent aux savoirs » (p. 15) ; outre ce